14e année - N° 123 L'ex. 0,60 F. 15 juin 1965

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale

Bertold BRECHT
(1898 - 1956)
Auteur du célèbre **Opéra de quat'sous,** de **Mère Courage** et d'autres œuvres de premier plan.

Dans ce numéro :

A MES COMPATRIOTES (page 15)

UNE REPONSE ATTENDUE...
DES BENEFICIAIRES DE LA «BOULE-DE-NEIGE» ET DE QUELQUES AUTRES

*CONTRE-COURANT est envoyé à de nombreuses adresses, fournies par nos lecteurs, à l'occasion de l'*opération Boule-de-Neige *inaugurée avec le numéro 120. Egalement, à titre d'essai, à des personnes dont les idées correspondent à celles développées dans le journal. Aussi à un certain nombre d'anciens abonnés — avec irrégularité, c'est vrai, à cause de l'occupation supplémentaire que ces travaux nécessitent —, anciens abonnés n'ayant pas donné signe de vie pour des raisons que nous ignorons encore.*

Je suis d'accord avec la façon dont vous envisagez les choses dans ces colonnes ; donc je m'abonne, après lecture, joignant ma quote-part, soit

DIX FRANCS

Je vous prie de m'inscrire sur vos listes pour la réception de la **onzième série complète** (année 1965, 18 numéros) que vous enverrez régulièrement à l'adresse suivante :

M. .....

Rue .....

à .....

adresse complète, **écrite très lisiblement,** avec de préférence les noms propres en lettres capitales.

(En cas de majoration volontaire de la somme envoyée, le supplément sera inscrit à la souscription permanente destinée au développement et à la diffusion du périodique. La publication en sera faite sous le nom, le pseudonyme ou la formule indiqué par l'envoyeur.)

Adresser les fonds **(sans indiquer le nom du journal)** à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e), C.C.P. 880-87 Paris.

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, une coopérative de presse étant à notre portée pour toute fourniture.

Nous réserver vos commandes, c'est nous aider, puisque l'intégralité des recettes pour les fonds anciens et les ristournes d'usage pour les nouveautés sont comptabilisés en faveur du périodique. Ne négligez donc pas ce facteur important pour l'équilibre financier de **Contre-courant.**

COMMANDES et FONDS a adresser **nominalement** à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

(Les prix s'entendent **franco de port.**)

UNE ENCYCLOPEDIE PERMANENTE

Sur presque 1.200 titres parus à l'heure actuelle dans cette collection, nous sélectionnons à l'intention de nos lecteurs ceux qui paraissent ressortir plus particulièrement des tendances de notre périodique sans toutefois prendre à notre compte toutes les thèses développées par les auteurs :

SOCIOLOGIE ET PHILOSOPHIE. — *Histoire de la sociologie* (G. Bouthoul). - *Biologie sociale* (d°). - *La guerre* (d°). - *Les classes sociales* (P. Laroque). - *Psychologie des mouvements sociaux* (P. H .Maucorps). - *Sociologie de la vieillesse* (P. Paillat). - *Le marxisme* (H. Lefebvre). - *L'anarchisme* (H. Arvon). - *Le socialisme* (G. Bourgin et P. Rimbert). - *L'épicurisme* (J. Brun). - *Le stoïcisme* (d°). - *Le capitalisme* (F. Perroux). - *Histoire de la propriété* (F. Challaye). - *Histoire du travail* (F. Barret). - *La condition ouvrière en France depuis cent ans* (P. Louis). - *Le syndicalisme en France* (G. Lefranc). - *Le syndicalisme dans le monde* (d°). - *Les origines de la bourgeoisie* (R. Pernoud).

ENSEIGNEMENT ET PEDAGOGIE : *L'enfance délinquante* (J. Chazal). - *L'éducation des enfants difficiles* (Dr G. Robin). - *Les méthodes en pédagogie* (G. Palmade). - *Les mentalités* (G. Bouthoul). - *L'orientation professionnelle* (G. Sinoir). - *Histoire des universités* (R. Aigrain).

SEXUALITE ET DEMOGRAPHIE : *L'hérédité humaine* (J. Rostand). - *La fécondation* (J. Carles). - *La stérilité* (Dr J. Dalsace). - *La sexualité* (L. Gallien). - *La vie sexuelle* (Dr P. Chauchard). - *Physiologie des mœurs* (d°). - *Sociologie des relations sexuelles* (A. Maroli - Daninos). - *La population* (A. Sauvy). - *La prévention des naissances* (d°). - *Prostitution et proxénétisme* (J. C. Mancini). - *Génétique et hérédité* (M. Caullery). - *L'âge critique* (Dr P. Guilly).

RATIONALISME, RELIGIONS ET MYTHES : *Histoire de la libre-pensée* (A. Bayet). - *Les grandes religions*

(Suite page suivante)

(F. Aegerter). - *Les Jésuites* (A. Guillermou). - *Les premiers chrétiens* (M. Simon). - *Les gnostiques* (S. Hutin). - *Albigeois et Cathares* (F. Niel). - *Les guerres de religion* (E. Livet). - *L'Eglise orthodoxe* (O. Clément). - *Le bouddhisme* (H. Arvon). - *Histoire du judaïsme* (A. Chouraqui). - *Les manuscrits de la mer Morte* (E. M. Laperrousaz).

HISTOIRE GENERALE : *La Commune* (G. Bourgin). - *La vie préhistorique* (R. Lantier). - *L'esclavage* (M. Lengellé). - *La fin des empires coloniaux* (H. Deschamps). - *L'Etat d'Israël* (A. Chouraqui). - *La Chine ancienne* (J. Gernet). - *La Chine populaire* (J. Guillermaz). - *Les Arabes* (V. Monteil). - *La guerre de Sécession* (J. Néré). - *Les pays légendaires devant la science* (R. Thévenin). - *Les migrations humaines* (L. Dollot).

DIVERS : *La psychanalyse* (Dr D. Lagache). - *Les relations humaines* (F. Baud). - *Les rêves* (Prof. J. Lhermitte). - *L'au-delà* (F. Grégoire). - *La Kabbale* (P. Naudon). - *La franc-maçonnerie* (d°). - *Les Mormons* (G.H. Bousquet). - *Les sociétés secrètes* (H. Hutin). - *L'occultisme devant la science* (M. Boll). - *La magie* (J. A. Rony). - *Histoire du timbre-poste* (E. Vaillé).

CHAQUE TITRE : 2,50 F + le port.

PORT : 1 vol : 0,30 ; 2 vol. : 0,60 ; 3 vol. : 0,70 ; 4 et 5 vol. : 1,10 ; de 6 vol. à 10 vol. : 1,70 ; ensuite ajouter 0,60 par *cinq volumes* supplémentaires.

NOUVEAUTES

PRETRE, J'AI CHOISI LA LIBERTE, par H. Perrodo-le-Moyne. — Ancien aumônier, acquis depuis à la libre-pensée, l'auteur explique le pourquoi de ce changement radical. *Franco* ..... 12,70 F

CIVILISATION DU KIBBOUTZ, par Clara Malraux. — Ce livre sera une révélation pour la plupart de ses lecteurs et une explication manifeste du pourquoi de la tension au Proche-Orient. *Franco* ..... 5,50 F

HENRI THOREAU, L'HOMME REVOLTE, par Micheline Flak. Editée en plaquette par nos amis du *Foyer individualiste,* celle conférence rappelle la vie d'un homme exceptionnel et son œuvre. *Franco* ..... 2,00 F

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS, publié sous la direction de Jean Maitron. — PREMIER TOME (de Jean Abadie à Jean Czynski), cartonné, 488 pages, format 15 x 24.
Franco ..... 48,00 F

MEME OUVRAGE. — DEUXIEME TOME (de Dabat à Lyonnais-l'Union, cartonné, 534 pages, format 15 x 24.
Franco ..... 57,00 F

La première partie de ce vaste dictionnaire s'étend de la Révolution française à la Première internationale (1789-1864). Il doit, en quatre parties, parvenir à l'année 1939 et traiter quelque 12.000 notices relatives aux participants du mouvement ouvrier français. C'est une Somme, agréablement présentée, que Jean Maitron offre au public, rédigée avec le sérieux que l'on connaît pour l'avoir jugé dans ses travaux antérieurs. Nous aurons l'occasion de revenir en détail sur cette série d'ouvrages de première importance.

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement*,
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e).
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68.

Ce qu'il faut dire

MONSIEUR LE PRESIDENT. — C'est une appellation en France très répandue et non contrôlée quant à ça. Combien le sont, l'ont été ou le seront ! gardant le titre jusqu'à leur mort qui les désigne à l'attention publique, incite au respect les populations. Du président de la plus miteuse des sociétés de pêche à la ligne au resplendissant titulaire qui domine son ou ses conseils d'administration, la gamme est riche, diverse et variée.

Or, il ne s'agit pas de ceux-là. Mon propos vise le plus haut personnage du conglomérat politique ; celui qui doit représenter le pays dans ce monde particulier des chefs d'Etat, diriger des ministres dociles, faire pavoiser les autobus trente fois l'an et embouteiller les rues de Paris de « son » cortège officiel, être, de surcroît, doué d'un remarquable coup de fourchette...

La désignation serait chose faite le 5 décembre prochain. Paraît-il, car les salles de rédaction de la capitale résonnent périodiquement de rumeurs pessimistes insinuant que, telle la guerre de Troie, l'élection n'aurait pas lieu. Et je vous ferai grâce des palinodies que l'événement entraîne : se présentera, se présentera pas ? Réussira, réussira pas sa fédération ? Troquera, troquera pas sa robe d'avocat contre la jaquette présidentielle ? Questions qui tiennent en haleine l'électeur-contribuable, taillable et corvéable à merci, pressé de savoir qui le « guidera » l'an prochain, fier de voir filer sa bonne galette dans une politique de grandeur ou dans les poches de roitelets madrés et férocement impécunieux.

Tout cela n'est pas grave, chante un fantaisiste. Je l'imiterais si malheureusement l'un des nôtres ne s'était mis en tête d'être candidat ! Pas politicien pour un sou cependant ; un honnête homme dans un pareil milieu, quelle tristesse ! Le dissuader à l'aide des arguments habituels, telle était mon intention lorsque je reçus son premier discours. J'en fus ému — je l'avoue — et je le publie à l'intention de nos lecteurs. Il n'est pas du ton habituel. Et que reste-t-il ensuite à souhaiter à Jean Pignero ?

L'ECHEC LE PLUS RETENTISSANT POSSIBLE !

Louis LOUVET.

LE DISCOURS DE MELUN

UN proverbe dit : « Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la gale. » Je pense que ce proverbe ne s'applique pas aux gentils petits toutous bien sages, qui font le beau pour attraper le susucre de grand-papa. Il doit s'appliquer aux chiens sans collier. Comme on ne peut pas dire que j'ai la gale, on colporte que je suis un fantaisiste, on écrit qu'une élection à la présidence de la République ne saurait s'accommoder de candidatures fantaisistes, que l'on ne désigne d'ailleurs pas plus clairement. Mais l'honneur, le savoir-faire gouvernemental, le savoir-parler aux foules. n'étant pas réservés, de droit bourgeois, à ceux qui orchestreront les danses macabres de la prochaine guerre, aux sophistes des prétoires ou aux vieux routiers des tribunes parlementaires, je puis avoir l'audace, l'outrecuidance d'être un « fantaisiste » et d'oser prétendre pour un autre ou pour moi-même à la magistrature la plus élevée de mon pays.

Il est assez curieux que, dans notre pays, friand d'égalité, certains bâtissent des gradins, élèvent des rideaux de fer et des murs de la honte entre le commun et l'élite. Pour ceux-ci, les instituteurs devraient se cantonner humblement dans leurs fonctions très subalternes et n'avoir que des ambitions subalternes.

Comment donc peut-il se faire que le petit instituteur, le maître d'école rurale que je suis, aie pu en arriver à concevoir comme possible puis comme nécessaire d'être un candidat, même éventuel, à la présidence de la République ?

Je m'expliquerai plus loin quant aux deux raisons de l'éventualité de ma candidature, mais je vais vous donner les raisons de cette candidature qui sont liées à quatre dates importantes de ma vie.

La première date marque un événement que j'aurais préféré ne jamais connaître. Evénement qui a laissé d'abord une trace légère dans un autre sillon qui se refermait alors, mais qui s'est approfondi ensuite en un nouveau sillon de plus en plus profond, tellement impérieux que je ne puis le cacher. Les trois autres dates marquant ma volonté de surmonter ce premier événement, d'en circonscrire les effets néfastes.

Voici d'abord la date du premier événement qui est à l'origine de ma candidature : 6 août 1945. Hiroshima !

Ce jour-là explosa la deuxième bombe atomique, après la première explosion expérimentale de juillet. Trois jours après, ce fut Nagasaki. Tout de suite, un concert bien orchestré de louanges s'éleva : l'*ère atomique* commençait, une ère nouvelle vantée pour ses merveilles.

Les peuples gavés de guerre, les prisonniers de guerre nouvellement rentrés de leur longue captivité, les survivants exsangues des camps de concentration tendirent le dos sous ce déluge d'éloges. Tandis que les grands capitaines, ceux qui ne s'endorment pas sur leurs lauriers,

se dirent que rien n'était joué, que rien n'avait été joué malgré les millions de morts puisque ces deux bombes remettaient tout en question et qu'en conséquence tout restait à faire, tout pouvait encore être gagné grâce à la Bombe. Je voudrais insister sur un double aspect de la question auquel j'attache de l'importance : cette guerre a vu la mort de bien des victimes innocentes, mais la Bombe a permis de combiner avec une grande économie de moyens une instantanéité remarquable et une massivité indiscriminée dans la mort.

Cette nouvelle ère tant vantée, qu'elle-elle devenue ? La guerre mondiale ayant cessé, toute cette énorme industrie fonctionnant depuis quelques années pour fabriquer trois bombes, allait-elle être répudiée les installations détruites, les secrets brûlés ? On aurait pu tirer un trait sur ce Crime. Non, l'industrie atomique guerrière a été brusquement promue au rang d'industrie atomique pacifique. L'ère atomique est devenue l'ère de l'industrie atomique, les bénéfices des industriels travaillant pour la guerre atomique sont devenus des bénéfices d'industriels travaillant pour la paix atomisée, les hauts salaires des techniciens de la guerre atomique sont devenus ceux des techniciens de l'atome pacifique. Le tout est de savoir jouer des mots « paix » et « pacifique », pour flatter et endormir les peuples. Mais, bien évidemment, il ne suffisait pas de déclarer avec impudence que l'industrie atomique servait désormais la paix, et donc l'homme, pour croire ce beau et pieux mensonge qui, lui, servait si bien les intérêts de ceux qui préparaient, dès 1945, sur les ruines de la guerre 39-45, les ruines atomiques de la prochaine guerre.

Quant aux militaires, que faisaient-ils ? Après les trois explosions de 45, il ne s'agissait pas de laisser cette superbe invention rejetée de l'arsenal mortel. Les explosions reprirent, non plus contre d'innocentes populations, mais faites en l'air pour essayer les bombes et comme pour le plaisir, tel notre fanfaron de Tartarin trouant sa casquette à coups de carabine.

Les météorologistes constatèrent alors que les champignons atomiques se transformaient en nuages qui s'inscrivaient dans le cycle des nuages de la troposphère ou de la stratosphère pour retomber sur notre terre, des jours, des mois ou des années plus tard, soit à sec, soit le plus souvent liés aux pluies. Les chimistes découvrirent à leur tour toute une série de nouveaux corps, frères atomisés et radioactifs des vieux corps de l'ère anté-atomique, la plupart n'ayant qu'une courte période d'activité, mais quelques-uns avaient une période longue de plusieurs années. Je citerai l'iode 131, le strontium 89, le cobalt 58, le zirconium 95 et le nobium 95 parmi d'autres éléments à courte période d'activité. Les éléments à longue période d'activité sont connus : le strontium 90 qui a une période de vingt-huit ans, le césium 137 : trente ans, le carbone 14 : 5.700 ans, se fixant au gaz carbonique qui devient radioactif.

Puis les biologistes étudièrent l'influence de ces éléments radioactifs sur les êtres vivants, les radiologistes l'influence des irradiations subies et les généticiens leurs

conséquences sur les personnes irradiées. On a découvert l'importance des chaînes alimentaires, les éléments radioactifs tombant sur la terre ou la mer, passant dans les plantes que les animaux mangent, dans l'eau que les poissons avalent, jusqu'à ce que nous mangions ces animaux et ces poissons. Puis ils se fixent dans telle ou telle partie du corps humain. Ainsi le strontium 90 se fixe électivement dans les os, entraînant ou pouvant entraîner des leucémies, puisque le sang est formé en partie dans les os. L'iode 131 a une prédilection pour la thyroïde. Le zirconium 95 et le nobium 95 fournissent une part notable de la dose externe d'irradiation gamma.

Les savants ont constaté aussi que l'influence néfaste de ces isotopes radioactifs est d'autant plus grande que les individus sont plus jeunes.

Je vous conseille de lire le rapport du Comité scientifique des Nations Unies, présenté à l'assemblée générale lors de sa dix-neuvième session, en 1964. Il ne traite, dans ses cent vingt pages, que de la contamination radioactive due aux seules explosions militaires et de l'augmentation des cancers qui lui sont imputables.

Prenons le cas du strontium 90. Sa teneur maxima a été établie à 0,1 microcurie par kilogramme de calcium, soit 100 picocuries par gramme de calcium (le picocurie est une unité infinitésimale qui est le millionième du millionième du curie). La teneur d'alerte a été fixée à 10 picocuries. Or, cette teneur d'alerte a été dépassée en 1963 pour l'ensemble des aliments sur presque toute la terre (pages 55 et 56). Dans les os humains, elle est inférieure à cette teneur d'alerte. C'est ainsi que l'on comprend l'importance vitale de l'arrêt de toutes les explosions militaires atomiques et pourquoi je les condamne toutes absolument.

Le traité de Moscou, intervenant après les deux années désastreuses 1961 et 1962 d'explosions de bombes d'énorme puissance, a mis fin aux explosions atomiques aériennes et sous-marines. Mais ce traité ne vaut pas cher, car :

1° Toutes les explosions militaires atomiques n'ont pas été condamnées, les artificiers atomiques s'étant réservé le jouet souterrain ;

2° Ce traité, comme tous les autres, est une obligation sans sanctions : comment voulez-vous punir une nation qui se veut souveraine et qui déchire le traité ?

3° Deux puissances atomiques ne l'ont pas signé et rien ne permet de les condamner pour ce refus ;

4° Enfin chacune des parties contractantes peut se retirer du traité après un préavis de trois mois, en vertu de l'article 4.

Je vais passer maintenant à la deuxième date qui marque mon évolution spirituelle. Cette date est toute personnelle et il est fort possible que certains d'entre vous en aient connu une semblable avant moi.

(A suivre.)

Jean PIGNERO.

LA PRÉ-RETRAITE

L'UNANIMITE syndicale vient de se manifester en vue d'imposer la pré-retraite aux « plus de soixante ans ». Les vieux travailleurs, dit-on, aspirent au repos. Leur rendement est médiocre. En regard, des milliers de jeunes attendent un emploi. L'idée, en soi, part d'excellents sentiments. Quoi de plus poignant que le spectacle offert par tant de vieux et de vieilles contraints, par la nécessité, de se livrer à de durs et fastidieux travaux au service d'autrui ? On voudrait seulement acquérir la certitude que son application n'entraîne pas, pour les licenciés, une injuste et sévère pénalisation ; qu'elle tienne compte du cas de maints personnels âgés, endettés jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans par l'achat d'un logement, pourvus d'enfants à charge, ou encore assurant l'entretien d'infirmes.

La pré-retraite, croit-on, pourrait correspondre à 90 pour cent du salaire moyen des dernières années de travail. Il s'agit naturellement du salaire de base, c'est-à-dire de la paie habituelle amputée des heures supplémentaires, des gratifications, des primes, des avantages en nature et de toute la série des « tacots ». Cela signifie donc que, dans le meilleur des cas, l'abattement ne serait guère inférieur à 30 à 60 pour cent du salaire net.

La perte subie, actualisée durant les cinq années restant à courir jusqu'à l'âge légal de la retraite, peut représenter ainsi une somme assez rondelette, et rien malheureusement ne viendra la compenser. Pour nombre de ces plus de soixante ans doit commencer ainsi le temps du recroquevillement, si redouté, sorte de lent assassinat des vieux, assassinat dont nous sommes collectivement responsables.

Comment ne pas éprouver quelque honte à voir les

GROUPE LOUISE-MICHEL. — Vendredi 18 juin à 21 h, **Salle Trétaigne, 7, rue de Trétaine (Métro Joffrin) :**

LE DENONCIATEUR

Pièce en 6 tableaux de Maurice JOYEUX.

Participation aux frais : 3 fr.

jeunes ainsi acculés à pousser de vieux parents vers la clochardisation, afin de prendre leur place au travail ? Un tel geste risque également d'être interprété comme l'abdication d'une pensée syndicaliste qui, renonçant à chercher une solution humaine aux problèmes du troisième âge, aurait décidé de sacrifier les vieux, favorisant ainsi l'accès des jeunes vers le syndicalisme.

Les jeunes qui aujourd'hui se découvrent mille droits ont également des devoirs, celui notamment d'éviter à leurs aînés d'injustes pénalisations au terme d'une vie consacrée au travail. Qui porte en définitive la responsabilité de cette situation si préjudiciable à la fois aux jeunes et aux personnels âgés ? Contrairement à ce que chacun est enclin à supposer, ce n'est certes pas pour leur plaisir que les directions d'entreprise se résignent aux réductions d'horaires, aux fermetures d'ateliers. Pas plus que l'Etat-employeur, ni le patronat, ni les banques ne peuvent se permettre de ruser avec la *règle du jeu,* celle qui lie le revenu des uns au profit et celui des autres au temps de la présence au travail.

Prix compétitifs imposés par la concurrence extérieure ? Profit maximum « règle d'or du capitalisme » ? Bien étroite souvent est la fourchette à l'intérieur de laquelle l'entreprise doit manœuvrer sinon périr, sinon entraîner dans sa ruine les salariés auxquels elle procure emplois et revenus.

« Nous nous opposons aux licenciements ; nous refusons les déportations, nous protestons contre les fermetures », ont beau clamer les manifestants. La règle, inflexible, tranche : pas de profits ! pas d'investissements, pas d'emplois, pas de salaires ! Les soixante-six jours de grève des mineurs de Decazeville n'ont pas empêché la fermeture des puits. Les 70.000 manifestants de février 1964 à Nantes n'ont guère pesé sur les décisions de licenciements prises par la suite. Quant aux manifestations d'avril à Paris,

---

LES CAUSES PSYCHOLOGIQUES DE L'ALCOOLISME, par le docteur *Legrain.* — Le nom de l'auteur ne dira rien à nos lecteurs de moins de quarante ans. Ce savant, aussi modeste que valable, consigne dans l'ouvrage que nous offrons ici à ceux qui s'intéressent à la santé mentale et physique des hommes, les observations d'une longue vie consacrée à la lutte contre la misère physiologique sous toutes ses formes. Edition rare en grand format sur beau papier ..... 13 F 10

elles laissent pareillement de glace les exécutants d'une politique dont le moule est imposé par la *règle du jeu*.

Règle inhumaine, bien sûr, mais règle dont les syndicats semblent s'accommoder, sinon leurs manifestations présenteraient un autre caractère. « Pas de solutions radicales », lit-on constamment dans les comptes rendus des congrès. Ne voilà-t-il pas qui traduit sans équivoque la volonté de ne rien changer en matière de « structures » ? A quoi cela sert donc d'enrégimenter l'armée des frustrés si c'est pour lui faire marquer le pas, si c'est pour lui faire avaler du simple réformisme après l'avoir chauffée à blanc dans des meetings fracassants ? Au dire des proclamations syndicales, la pré-retraite serait la panacée qui permettrait à la récession de prendre fin, rétablirait l'équilibre comptable des entreprises, relancerait l'activité économique, c'est-à-dire, naturellement, les profits privés et les investissements, mamelles d'un capitalisme après lequel on lance, par ailleurs, tant d'anathèmes ! Ainsi, en rejetant *a priori* les solutions radicales, avant même d'avoir consenti l'effort d'imaginer qu'une formule acceptable puisse être quelque jour découverte, les syndicats ne tendent-ils pas à accréditer chez les salariés l'idée que le capitalisme reste amendable et qu'il permet d'accommoder des mécanismes inhumains à des situations humaines ?

Il est sans doute imprudent d'escompter la participation du Fonds National de l'emploi pour financer les pré-retraites. Il n'est, de même, nullement acquis que des complexes sidérurgiques soient installés ici et là en guise de chantiers de chômage. L'implantation d'une sidérurgie répond à des impératifs, à des critères fort différents de ceux auxquels les syndicats attachent, sur le plan humain, de l'importance. Quant à financer de tels complexes, sur les crédits primitivement prévus pour la « force de frappe », ne devra-t-on pas se soucier pareillement des personnels salariés occupés aujourd'hui à la construire, condamnés à leur tour aux « déportations », aux migrations, aux pré-retraites ? La « force de frappe » ne se limite pas aux seules installations de Pierrelatte. C'est encore une poussière de sous-traitants, c'est de l'acier, du béton, des matériels, des bureaux d'études privés, des balayeurs, des gardiens, des dockers, des manœuvres, des dactylos, des comptables et trente-six autres activités dérivées. La finalité du travail n'a jamais beaucoup tracassé les syndicats. Gageons que nul ne s'insurgerait si l'Etat

décidait d'implanter un second Pierrelatte dans une région de sous-emploi. N'a-t-on pas vu les syndicats jeter feu et flammes lors de la fermeture de l'O.T.E.R. dont l'activité reposait sur les commandes pour Pierrelatte ?

Quarante heures effectives, réclame-t-on ici, tandis que là on manifeste en raison des réductions d'horaires ! « Payez-nous nos quarante heures au tarif de quarante-six. » A qui présenter l'addition ? Cela, nul ne s'en soucie ! Quelles sont donc les petites et moyennes entreprises dont les reins soient assez solides pour encaisser une augmentation de leurs coûts de revient dans la conjoncture créée par le Marché commun, face à une concurrence extérieure de plus en plus féroce ? Le syndicalisme en est toujours à rechercher la voie de l'émancipation du salariat. Pris au piège de la *règle d'un jeu*, règle à laquelle il s'interdit de porter atteinte, il n'a guère de chances d'échapper à ses contradictions.

En filigrane de cette agitation désordonnée, on devine bien, informulé, l'appel, pour une échéance indéterminée, vers ce « socialisme à enseigne » conçu par Lénine pour remettre sur pied l'économie d'un pays ravagé par la disette. Disons qu'un tel socialisme offre peu de chances de succès dans les pays de « mass-production » ; économie de rareté et de plein emploi, laissant toujours sans réponse le problème du loisir à plein revenu, celui des retraites à part entière. Tout au plus entraînerait-il l'aggravation de la fiscalité indirecte, la multiplication des bureaucraties. Mais ni la voie démocratique ni celle de la violence ne se révèlent décidément praticables pour imposer à nos bancocraties le programme spoliateur de ce « socialisme à enseigne ».

De quelque côté qu'ils se tournent, les syndicats rencontrent ainsi les limites de leur action et s'égarent au fond des impasses. La confusion atteint un stade où le syndicalisme, s'il ne veut pas perdre la confiance de ses cotisants, doit redresser vigoureusement la barre, imprimer à son action une orientation toute nouvelle. Grâce à sa ramification sur le plan national, grâce à son infrastructure en place, apte à pénétrer les milieux consommateurs, là où la revendication trouve sa véritable finalité, le syndicat pourrait donc être invité à jouer un rôle à l'échelle de ses moyens. Les infrastructures syndicales ne peuvent-elles être utilisées comme le véhicule de consignes nouvelles s'adressant non plus seulement aux salariés,

mais à l'ensemble des frustrés, en milieux consommateurs tout particulièrement ?

Parmi les suggestions qui seraient à soumettre à l'approbation des congrès, celles énoncées ci-après ne représentent qu'une première approche. Si les dirigeants responsables y acquiescent, il faut penser qu'un pas important aura été fait vers cette transformation radicale de nos structures économiques, transformation qui constitue le préalable hors duquel il est vain d'espérer cueillir les meilleurs fruits du progrès technique et scientifique : la sécurité dans les foyers, l'accroissement et l'enrichissement des loisirs. Ces suggestions, les voici :

— quitter sans délai toutes les commissions où l'on discute de la meilleure manière d'accommoder le capitalisme à l'étroitesse des marchés ;

— créer des commissions « internes », intersyndicales, avec des participations extérieures, en vue de la mise à l'étude (concours d'idées) d'un nouveau modèle économique, apte à dissocier les revenus de la durée de l'emploi et de la formation des prix ;

— déclencher parallèlement une action en « groupe de pression », non pas pour obtenir quelque avantage fugace, mais dans l'unique but de forcer les centres de décision à s'intéresser et à participer à la mise au point de ce « modèle ».

Parmi les moyens de pression on citera entre autres :

— campagnes antipublicitaires ;

— pétitions contre le malthusianisme, contre les destructions ;

— grèves des achats (« quart d'heure de silence » du

LES MARCHEURS DE LA PAIX

Dimanche dernier se sont déroulées dans sept régions du pays une série de « marches de la paix » ; on a vu à leur tête M. **Jean Rostand**, de l'Académie française, le professeur **Théodore Monod, Claude Bourdet.** Il y a eu des défilés et des discours. On aura cherché en vain quelques images de ces manifestations sur les écrans de la télévision française. Il est vrai qu'il s'agissait de manifestations organisées par le Mouvement contre l'armement atomique.

Il ne faut pas qu'on sache qu'il existe en France des adversaires de la force de frappe.

De **Juvénal** (7-5-1965)

consommateur évoluant ensuite en grèves d'achats tournantes, localisées) ;

— procès au FORMA en excipant de l'article 459 du code pénal (répression des stockages effectués dans le but de soutenir le cours des denrées alimentaires) ;

— remise de questionnaires-enquêtes parmi le public ;

— recueil des revendications et des idées en milieux consommateurs ;

— publication de certains coûts de revient.

On peut également lancer une série de revendications « insolites », irréalisables bien entendu, dans l'actuel système économique, mais qui contribueront à polariser l'attention des milieux intéressés :

— réforme du crédit ;

— nationalisation de l'industrie pharmaceutique ;

— municipalisation des terrains à bâtir ;

— Service national (ou municipal) du logement ;

— intéressement des prix de détail à la productivité ;

— revenu garanti, à part entière. La production utile se passe du concours d'une partie de la population ? Qu'elle approvisionne, pour l'essentiel, tous les foyers !

Henri MULLER.

Au sujet de la remarque portée in fine *de mon article :* Campagnes contre la faim *(n° 121), je voudrais corriger l'impression que cet article a pu laisser sur mes sentiments anti-malthusiens. Je ne suis nullement pour le « lapinisme ». On constate seulement que celui-ci se développe tout particulièrement parmi les populations pauvres, soumises à la faim, et parmi celles habitant des taudis sans confort, sans eau courante. Dès que le niveau de vie s'élève, le niveau des naissances tend à se stabiliser et à régresser, ce que l'on note d'ailleurs chez les nantis. D'autre part, une population convenablement nourrie représente un capital en richesses potentielles dont l'ampleur est fonction de la qualification de la main-d'œuvre, celle-ci voyant son efficacité multipliée des centaines et des milliers de fois par des prolongements énergétiques et électroniques.*

C'est dire toute l'importance qu'il y a à changer le cadre économique actuel pour permettre à la production utile *de se développer, tous freins lâchés, et d'atteindre les couches de population aujourd'hui ignorées du marché, faute de revenus suffisants.* — H. M.

Le prochain numéro sera daté **5 juillet 1965**

A MES COMPATRIOTES...

Vous, qui avez survécu dans des villes mortes,
Ayez donc enfin pitié de vous-mêmes...
Ne vous jetez pas dans de nouvelles guerres,
Comme si les anciennes n'avaient pas suffi :
Je vous en prie, ayez pitié de vous-mêmes...

Vous, les hommes, saisissez la truelle, non le couteau
Vous auriez finalement un toit aujourd'hui
Si vous n'aviez pas misé sur le couteau,
Et sous un toit, il fait tout de même meilleur vivre
Je vous en prie, saisissez la truelle, non le couteau.

Vous, les enfants, pour qu'ils vous épargnent la guerre
Il vous faut demander à vos parents d'être raisonnables
Dites bien fort que vous voulez ne pas habiter des ruines
Et ne pas souffrir ce qu'ils ont souffert :
Vous, les enfants, pour qu'ils vous épargnent la guerre

Vous, les mères, puisqu'il dépend de vous
De tolérer la guerre ou de ne pas la tolérer,
Je vous en prie, laissez vivre vos enfants...
Qu'ils vous doivent alors la vie, et non la mort :
Vous, les mères, laissez vivre vos enfants...

BERTOLD BRECHT

(Traduit par Jean Tailleur)

Vient de paraître :

l'Homme dans l'industrie
par Jacques BOUYE

Une expérience passionnante par 5000 ouvriers
par Laureano RIERA

Ballobar,
Une collectivité agraire en espagne
par Gaston LEVAL

120 pages, pour 3 francs, y compris l'expédition

DIALOGUE IMAGINAIRE ENTRE MARX ET BAKOUNINE

TEXTE DE MAURICE CRANSTON
diffusé en 1962 à la B.B.C. à Londres

Résumé des chapitres précédents. — *Bakounine accueille chez lui, à Londres, le 3 novembre 1864, Karl Marx, avec lequel il s'entretient des questions qui les divisent. Cordial tout d'abord, le dialogue tourne à la controverse. La discorde entre les théories exposées par les antagonistes s'affirme au fur et à mesure que se prolonge la discussion.*

(Le début de ce texte a paru dans les nos 115 à 121 inclus)

MARX. — Mais si tu pars du principe que chaque homme doit compter sur son propre et précieux droit privé à la liberté irréductible, tu arriveras à la conclusion qu'il y en aura toujours qui voudront soustraire quelque chose au bien commun en le réclamant comme étant le sien. Vous ne pouvez avoir en même temps la liberté individuelle complète sans réclamer la propriété individuelle. Que répondriez-vous à l'homme qui réclamerait le droit à la propriété ? Et que feriez-vous, dépourvus d'un Etat ou d'un autre instrument d'autorité socialiste capable de mettre au pas les récalcitrants et les antisociaux ?

BAKOUNINE. — Mais puisque toi-même, Marx, tu as affirmé que l'homme socialiste serait changé, qu'il abandonnerait ses impulsions égoïstes antinaturelles et les habitudes héritées de la société bourgeoise.

MARX. — **Mon** homme socialiste se sera transformé, Bakounine, mais moi je ne reconnais d'aucune façon **ton** homme socialiste. Tu conçois les hommes en tant qu'individus, chacun ayant son petit empire de droits. Moi, au contraire, je pense à l'humanité dans son ensemble. La liberté, comme je la conçois, est la libération du genre humain, non la liberté de l'individu.

BAKOUNINE. — C'est encore une fois le point de vue de Hegel sur la liberté : agir librement signifie agir moralement, et agir moralement signifie agir en accord avec la raison d'Etat.

MARX. — Hegel ne se trompait pas. Seul un

être raisonnable peut être libre, parce que seul un être raisonnable est en mesure de décider devant une alternative. Un choix irrationnel n'est pas une libre décision. Agir librement c'est agir raisonnablement, et agir raisonnablement implique la connaissance des nécessités de la nature et de l'histoire. Il n'y a pas, en vérité, antithèse entre nécessité et liberté.

BAKOUNINE. — Nous ne sommes pas en train de discuter du libre-arbitre, Marx, nous parlons de la liberté politique. Il n'y a là aucune complication métaphysique. La liberté politique dépend de la suppression de l'oppression politique, et il n'est pas besoin d'être initié à la philosophie pour en constater l'évidence. Un enfant de neuf ans peut observer le monde et discerner l'oppresseur de l'opprimé.

MARX. — Et un enfant de neuf ans pourrait aussi supposer que la situation ne se résoudrait pas brusquement en supprimant l'Etat. Il pourrait également se convertir à l'anarchisme, mais, vu son âge, on lui pardonnerait facilement... cette folie.

BAKOUNINE. — Il y a une folie philosophique comme il y a une folie infantile. Tout ton raisonnement abstrait sur la liberté ne peut mener que là où aboutirent Rousseau et Hegel : à la conviction que les hommes peuvent être libres sur commande.

MARX. — C'est vrai, nous pouvons contraindre les hommes à être libres dans le sens qu'on peut les obliger à agir raisonnablement ou, en tout cas, à éviter qu'ils agissent d'une façon déraisonnable.

BAKOUNINE. — Une liberté imposée n'est pas digne de ce nom.

MARX. — C'est la réalité qui importe, et non les hommes.

BAKOUNINE. — Eh bien, la voilà, la réalité ! Si tu conviens d'obliger les hommes à être libres, tu penses forcément à deux classes d'individus : ceux qui contraignent et ceux qui subissent. Nous sommes donc en présence des deux types d'hommes qui composent la société, supposée sans classe, du socialisme autoritaire : les dirigeants et les dirigés, ceux qui trônent en haut et ceux qui sont dessous.

MARX. — Hypothétiquement, certaines gens doi-

vent être supérieurs à d'autres. Ainsi, je répète, une société socialiste doit être réglementée, surtout à ses débuts. L'alternative est la suivante : la tour de Babel, un monde dans lequel personne ne sait ce qu'il doit faire ou espérer, un monde sans ordre et sans sécurité ; ou bien la confiance dans un ordre stable. Anarchie signifie chaos, et le chaos me fait horreur. Si le chaos t'attire, Bakounine, c'est que tu es sensible au charme luxurieux de la vie de bohème. Après la rigidité de ta vie au temps de ta jeunesse, au sein d'une famille privilégiée et dans les écoles militaires, on comprend que le désordre te paraisse attrayant.

BAKOUNINE. — Tu parles, Marx, de « socialisme vulgaire », mais toi-même tu as une notion vulgaire de ce qu'est l'anarchisme. Pour les esprits non préparés, le vocable « anarchie » signifie précisément chaos et désordre, mais un homme instruit doit savoir que ce mot est une traduction phonétique du grec qui veut simplement dire opposition au gouvernement. Croire que l'absence de gouvernement signifie chaos et désordre est une pure superstition. Les nations les plus ordonnées d'Europe, actuellement, ne sont pas celles où le gouvernement pèse le plus fortement sur les citoyens. Au contraire, ce sont celles où cette contrainte est infime. Je ne comprends pas ce que tu veux dire en parlant de la vie de bohème. Je ne me sens pas du tout attiré par le désordre.

MARX. — Tu parles véhémentement de sang, de feu, de destruction.

BAKOUNINE. — Pur zèle pour la bataille. Je suis peut-être plus impatient que toi de l'avènement de la révolution, mais je t'assure que les anarchistes désirent ardemment comme toi qu'un ordre socialiste s'établisse.

MARX. — Un tel désir est superflu puisque hors de l'Etat il n'y aura pas d'ordre. Votre révolution ne nous apportera que massacres et ruines, rien de plus.

BAKOUNINE. — Et ton espèce de révolution, Marx, nous laissera quelque chose de bien pire : l'esclavage.

MARX. — Eh bien, mon ami, je pense que c'est

une bonne chose que tous deux soyons persécutés par la bourgeoisie. Autrement, en prolongeant encore ce bavardage, nous pourrions, toi et moi, cesser d'être socialistes.

BAKOUNINE. — Je vais chercher un peu d'eau chaude. Le thé s'est refroidi.

(Traduit par Albert Ledrappier)

F I N

Opinions et dialogues

CE COUP HEUREUX

Philo. — *Que pensez-vous de tous ces conflits sociaux opposant la plupart des humains les uns aux autres, en laissant de côté, bien entendu, les hostilités plus meurtrières des grandes confrontations idéologiques ?*

Misan. — *Que peut-on en penser sinon que ce bellicisme est bien conforme à l'origine animale de l'homme et à son agressivité héréditaire par la lutte pour la vie. Si étonnant que cela nous paraisse, l'homme du vingtième siècle n'est pas très différent de son ancêtre de la préhistoire. Nous restons toujours déterminés par la chance du « coup heureux ». Cet ancêtre pouvait d'un coup de massue abattre une proie d'importance ou n'atteindre qu'un minuscule rongeur. L'homme est resté un chasseur hanté par la chance du coup heureux.*

Philo. — *Nous sommes pourtant bien loin de ces conditions vitales hasardeuses et nous pouvons présentement, par une sage prévoyance, équilibrer nos ressources en dépit des incertitudes de la nature.*

Misan. — *Je suis tout à fait d'accord avec vous. Si nos semblables étaient des êtres de raison, ils organiseraient leur activité de telle sorte que l'abondance et le loisir les rapprocheraient des fameux immortels de l'Olympe. Mais je vous le redis, l'homme est resté le chasseur espérant le coup heureux, le coup de chance. Il faut être aveugle pour ne pas constater ce fait dans la vie courante. Le coup heureux est dans les mœurs : réussite de la starlette inconnue et miséreuse qui, d'un coup de chance, passe au premier plan ; réussite du boxeur, de l'écrivain, du peintre, du camelot, du cabot, du politicien, du bricoleur et de tous ceux qui espèrent, non pas le coup heureux du chasseur préhistorique qui, lui au moins, ne tentait sa chance que sur les autres espèces animales, mais le coup heureux de l'exploiteur fraternel qui guette avidement l'occasion qui lui permettra d'accaparer les efforts de ses contemporains. L'esclavage n'a pas eu d'autre origine que le mépris de l'homme pour l'homme et de nos jours encore les haines raciales confirment ce mépris.*

Philo. — *Je vous accorde que l'homme en général — je répète bien, en général : car il y a tout de même de belles natures humaines généreuses et dévouées à leurs semblables — est peu porté vers la philanthropie, mais de là à l'assimiler à un chasseur...*

Misan. — *Bah ! ce n'est qu'une question de forme, mais au fond l'insensibilité est bien à la base du comportement des êtres. Si les humains étaient fraternels, il n'y aurait ni exploiteurs, ni exploités ; ni riches, ni pauvres ; ni oppositions d'intérêts entre corporations diverses ; ni privilèges, ni avantages, ni bénéfices en aucun cas. Qu'est le bénéfice ? sinon la différence entre votre effort personnel et celui de votre échangeur de service, estimation arbitraire effectuée au détriment de l'un ou de l'autre.*

Le profit, le bénéfice, c'est de la vie arrachée par un homme à un autre homme. L'exploitation est une sorte d'anthropophagie normalisée, légalisée, glorifiée, sanctifiée par les peuples les plus civilisés.

Philo. — *Eh là ! mon ami, quelle exagération ! Ce profit ne serait-il pas un stimulant nécessaire et fort excusable pour combattre la paresse, l'inertie ou tout au moins l'indolence et la négligence de tous ceux qui, sans cet appât, ne feraient aucun effort productif. La meilleure émulation n'est-elle pas en somme dans l'intérêt personnel ! Et comment expliquer la prospérité des nations dites « capitalistes » sinon par l'excellence de ce stimulant :* le profit.

Misan. — *C'est fort possible, mais une civilisation basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme et sur la réussite hasardeuse des « chanceux » reste une civilisation primitive et immorale. Et d'autre part, vous apportez de l'eau à mon moulin : l'homme aime son frère comme le loup aime l'agneau.*

Philo. — *Ne soyons pas trop pessimistes. L'homme ne changera pas, bien sûr, mais sa nature dynamique le porte incessamment vers la conquête des énergies naturelles et ce sera sans intention morale aucune qu'il réalisera, peut-être, dans un certain avenir, une sorte d'égalisation des conditions matérielles des habitants de la planète.*

Et seules les différences intellectuelles persisteront, sans autre privilège pour les doués que celui de pouvoir réaliser pleinement les promesses de leur talent ou de leur génie, s'ils en ont bien entendu.

Misan. — *C'est beau l'optimisme, mais comment foncer vers l'avenir sans un peu d'illusion.*

IXIGREC.

Jean ROSTAND

CE QUE JE CROIS

(Nouvelle édition augmentée d'une postface)

LE VOLUME : Franco ..... 6,70 F

PANORAMA DU MONDE

LE JEU DE LA VÉRITÉ

M. Johnson est-il un assassin ? Que voilà donc une question embarrassante et à laquelle, de toute façon, la loi sur la presse m'interdit de répondre affirmativement.

Vous savez... cette loi qui réprime sévèrement les insultes à un chef d'Etat étranger.

Cette même loi qui d'ailleurs eût pu servir, dans un cas analogue, il y a trente ans, pour laver de toute diffamation un autre chef d'Etat également très direct dans sa manière de gouverner, un nommé Hitler. Ce rapprochement, bien que regrettable, s'impose.

Il s'impose, bien sûr, quant au respect de cette loi, au cas où le fait se produirait et qu'il y eût analogie.

A vrai dire, si quelqu'un osait penser que M.L.B. Johnson est un assassin, et s'il osait ajouter que c'est une franche et méprisable canaille — sous sa propre responsabilité —, nous ne pourrions l'approuver ici, tant nous sommes respectueux de cette loi.

Dans l'hypothèse (évidemment absurde) où le monde entier aurait la conviction que M. Johnson est un assassin et qui devrait comme tel être mis hors d'état de nuire d'extrême urgence, comme on le ferait d'une bête dangereuse, il nous serait fait obligation morale de protester ; nous n'y faillirions sans doute pas.

C'est aussi avec une désapprobation formelle, bien que muette et nuancée de surprise, que nous aurions entendu un Américain dire de M.L.B. Johnson qu'il est un fou sanglant. Mais là, sans s'immiscer dans les états d'âme d'un ressortissant d'un pays réputé ami (ce Yankee peut, lui, se permettre de cracher son dégoût puisqu'il s'agit de son propre président et qu'il habite en France), mais là, un souci de brève exégèse se joint à notre respect des éventualités judiciaires.

Bloody man, en effet, peut être traduit littéralement par « fou sanglant » ; mais chacun sait que tout Anglo-Saxon un peu contrarié accole volontiers cette épithète « sanglant » à n'importe quel substantif, voire à un nom propre, sans qu'il faille s'offusquer outre mesure.

Dire de quelqu'un qu'il est fou *(mad),* ne serait pas, à proprement parler, une injure et relaterait simplement un état clinique dont on sait qu'il se rencontre couramment sans porter préjudice à l'honorabilité de la personne en cause. On peut seulement évoquer l'imprudence de son entourage qui laisse cet irresponsable libre de faire un mauvais coup.

L'opinion que M.L.B. Johnson serait un infect gredin dont le nom seul couvre de honte une partie du monde

habité est essentiellement condamnable et nous ne saurions la faire nôtre en totalité ou en partie, nous réservant pour une appréciation plus subtile et dont nous cherchons courtoisement les éléments et la forme afin de ne blesser personne.

Le sentiment clairement analysé que M. Johnson serait d'un commerce aussi agréable que Landru, le docteur Petiot et le vampire de Dusseldorf réunis en un seul homme ; que, aussi scrupuleux que Gengis Khan, aussi honnête que Fra Diavolo et charitable que Tibère, il joindrait l'intelligence politique d'un rhinocéros à la grandeur d'âme du père Ubu, ne doit surtout pas effleurer l'esprit de tout citoyen respectueux de la loi susvisée. Nous nous en défendrons donc avec énergie, nous gardant bien de voir en lui un aimable compromis entre Al Capone, Lucky Luciano et le marquis de Sade au meilleur de sa forme.

Nous nous inscrivons en faux si l'on insinue seulement que M.L.B. Johnson soulève le cœur de tout ce qui sur terre marche sur deux pattes.

Il n'y a donc aucune probabilité immédiate pour que nous puissions affirmer ici que M. Johnson est un assassin. Il n'y en a pas davantage pour que l'on puisse un instant suggérer que l'universelle horreur que — selon des gens de mauvaise foi — soulève sa remarquable façon d'agir au Viet-nam et à Saint-Domingue risque de submerger les Etats-Unis dans un torrent de vomissures où surnageraient, en rangs serrés, les crachats de deux milliards et demi d'individus ; nous nous interdisons cela.

Considérer M.L.B. Johnson comme l'un des plus répugnants criminels de guerre que la terre ait porté, en le créditant d'une cruauté et d'une duplicité toutes staliniennes, serait plus que désobligeant ; il ne peut en être question noir sur blanc. Et ce serait une aberrante vue de l'esprit que de l'imaginer satisfait de massacres commandés par lui, de le croire alléché par le fumet des cadavres et de voir en de petits incidents guerriers l'expression calculée d'une férocité froide et décidée au pire.

Et pourquoi, diable ! ne veut-on pas croire à la mission civilisatrice d'un génie politique tel que M.L.B. Johnson sous le fallacieux prétexte qu'un nommé Hitler se serait jadis paré d'aussi belles intentions? Nous clouons au pilori de l'indignation les mauvais esprits qui feraient encore ce rapprochement inquiétant entre une « escalade » nazie qui a abouti à 40 millions de morts en cinq ans et une simple partie de poker qui peut donner le même résultat en quelques minutes. Et c'est une spéculation trop hardie pour nous de croire que la propagande intérieure et les ruses diplomatiques démontrent un messianisme belliciste américain de la même trempe que le nazisme.

Serait-il équitable d'accuser M.L.B. Johnson de scélératesse parce que, à Saint-Domingue, des femmes et des enfants ont été tués par des balles américaines, parce que, au nom d'une civilisation à préserver, des armes et des munitions sont fournis à des hommes d'un même pays,

d'une même ville pour qu'ils s'entre-tuent. Vous n'avez donc jamais vu de westerns. Et n'allez donc pas couiner que cette guerre-là n'est pas humaine : regardez à la T. V. les « marines » distribuer de la quinine, du coca-cola et même un gouvernement fantoche en prime.

Il y a toutefois une réflexion que nous pouvons prendre à notre compte, oh ! bien anodine.

Il y a des tas de braves types dans le monde qui s'appellent Johnson ; dans certains pays, c'est aussi courant que Dupont chez nous. Pauvres gars !...

Cela ne va pas être drôle de s'appeler Johnson !

Les gens sont tellement ingrats...

*
* *

Je suis contre le terrorisme, collectif (à la mode militaire) ou individuel (à la façon de Dallas).

Je suis contre le terrorisme, dis-je.

Je n'ai pas toujours pensé ainsi.

*
* *

Comme je me sens redevenir jeune !

Peut-être est-ce le printemps...

*
* *

« La cacosmie johnsonienne empeste la planète, affirment des observateurs médisants que nous ne suivrons pas sur ce terrain, surtout lorsqu'ils ajoutent que le président couvre d'ordures la bannière étoilée.

Laissez-les dire et gardez-vous d'émettre à ce sujet aucune opinion. Ni à voix basse ni à haute voix, vous n'avez le droit de vous demander, tant qu'il sera président des Etats-Unis, si, réellement,

M.L.B. Johnson est un assassin.

Pierre-André WEBER.

FOYER DE LA PAIX. — De nouveaux compagnons se cherchent, et nous pensons qu'il serait bon de faire ample connaissance pour élargir notre champ d'action, en toute autonomie individuelle : chacun capable de se gouverner, et d'apporter un peu plus de vie au milieu de la pathétique morale *d'une région à l'âme officiellement basse.* Comme son nom l'indique. Voir ou écrire : « Foyer de la Paix ». *Gabriel Dépieds,* rue J.-B. Malon, Gréoux-les-B. (Basses-Alpes). Faites participer à notre Ronde de lecture : journaux, revues, livres gratuits, hygiène physique et mentale, rationalisme, pacifisme, etc.

L'OFFRE POUR MAI, JUIN ET JUILLET

DOCUMENTATION :

HISTOIRE DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS par Gérard WALTER. — 390 pages d'un texte objectif et documenté : franco 6,70

AUTOPSIE DU STALINISME par A. ROSSI. — Avec le texte intégral du rapport historique Krouchtchev : franco 7,60

Les deux volumes, pris ensemble, FRANCO, 11 fr., envoi auquel sont ajoutées gracieusement les brochures suivantes : « Nos communistes et le communisme », « Tempête sur l'Empire soviétique », « Karl Marx et son manifeste communiste », avec l'ajouté : « Le marxisme est-il périmé », texte intégral de la conférence faite aux Causeries populaires par Ch. Rappoport. Et aussi, toujours en plus :

REPRESSION DE L'ANARCHISME EN U. R. S. S. plaquette révélatrice, introuvable, éditée au temps où le bolchevisme n'avait pas encore éliminé physiquement tous ses adversaires.

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
PARIS-7e

Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 11 f.

La série comprendra 432 pages pour 18 nos. Les abonnements partent du 5 janvier 1965.

Directeur de la publication : Louis LOUVET.
Paris — Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)